

## Interview de Vivien Bessières autour de son roman, *Même pas en rêve*

« Je prends des morceaux de ma vraie vie, mais je les assemble autrement »

*Avec son premier roman, Même pas en rêve, Vivien Bessières signe un livre percutant. Professeur à l'Université de Limoges, auteur d'une thèse sur les « inter-textes gréco-latins dans les arts à récits depuis les années », il fait une entrée remarquée dans le monde de la fiction.*

### L'adolescence

**Votre roman est-il, en partie, autobiographique, ou inspiré de vos années lycée ?**

Oui, il est en partie autobiographique. Dès que j'essaie d'inventer des personnages ou des scènes de toutes pièces, ça ne fonctionne pas. Et en même temps, si je me mets à raconter ma véritable enfance, c'est la punition : c'était déjà suffisamment pénible à vivre une première fois, alors une seconde...

Donc, j'ai trouvé une solution : je prends des morceaux de ma vraie vie, mais je les assemble autrement et je les exagère, en bien ou en mal. Tel personnage aura le nez de mon ami Pierre, mais en encore plus gros, la personnalité de mon ennemi Paul, mais en encore plus psychopathe, le tic de mon frère Jacques, mais en encore plus pathétique, etc. Et c'est pareil pour les scènes. Ainsi, je peux à la fois sonner vrai et revivre une nouvelle adolescence sans m'ennuyer (ni ennuyer, j'espère, les lecteurs). On peut parler d'un effet loupe.

Même pour la dimension science-fiction, j'en ai assez peu rajouté par rapport aux dernières découvertes scientifiques. C'est plutôt de l'extrapolation.

En fait, j'ai besoin de beaucoup de réel et d'un peu d'imaginaire, mais j'ai besoin des deux. S'il n'y a que du réel, c'est la prison. S'il y a trop d'imaginaire, c'est puéril, invraisemblable. Mais s'il y en a juste un peu, c'est l'évasion, au sens fort, comme on s'évade de prison justement : on reste dans le même monde, mais on le voit autrement, du côté des hommes libres.

Des anthropologues comme Philippe Descola montrent qu'il est possible de voir et vivre les choses autrement, comme certaines tribus le font. La fiction que j'apprécie, c'est un peu la même chose, mais à l'envers : on part de tribus qui n'existent pas, mais on essaye de les rendre réelles, de montrer qu'on pourrait très bien vivre ainsi, qu'il s'en faudrait de peu.

**Avoir enseigné en lycée vous a-t-il aidé à écrire ce roman ?**

Oui, beaucoup : ça m'a motivé pour faire tout sauf ça – pour écrire, donc, par exemple... Là encore, le professeur du roman qui n'arrive pas à tenir sa classe, c'est un mix de moi et de... Surtout de moi, pour le coup... Après, on peut dire que si j'essaie de parler aux ados par l'entremise d'un roman (et même à l'ado que j'étais), c'est parce que je n'arrive pas à le faire autrement.



En plus, je ne suis pas très à l'aise pour m'adresser à un groupe, comme le fait un prof de lycée, ou même un réalisateur ; je préfère le tête à tête d'un ado avec son ami, ou d'un écrivain avec son lecteur, ou encore d'un médecin avec son patient. Certes, à la fac, j'ai aussi affaire à un groupe, mais c'est un faux groupe, avec des adultes autonomes, qu'il n'y a pas à discipliner, à modeler comme une pâte.

### La musique accompagne l'année de vos deux protagonistes. Leurs goûts sont-ils le reflet des vôtres ?

J'adore la musique populaire. C'est ma seconde passion à côté de la fiction. Mais je me suis arrêté de faire de la guitare vers 13 ans, tétanisé que j'ai été lors d'une audition. Et il m'a fallu 15 ans de plus, un chagrin amoureux, une dépression et une psychanalyse pour me rendre compte que c'était idiot d'avoir eu peur. Mais alors, il était trop tard pour devenir une rock star. J'avais plutôt l'âge où, d'habitude, elles se suicident. Il ne me restait plus qu'à écrire pour compenser, en faisant le deuil de mes fantasmes de jeunes filles tombant en pâmoison à mon arrivée sur scène et mon premier accord de guitare...



Sinon, oui, les goûts de mes protagonistes reflètent assez bien les miens, mais plutôt vers mes 20 ans que vers mes 15 ans, où j'aimais surtout des groupes inavouables... Comme d'habitude, la fiction m'a permis de revoir et corriger ce qui avait cloché dans la vraie vie, telles mes fautes de goût du lycée. Encore aujourd'hui, je m'enflamme pour des groupes que, deux mois après, j'ai un peu honte ne serait-ce que d'avoir écouté. C'est aussi une tendance de la plupart des magazines et sites de musique. On a envie de brûler comme la première fois où on a entendu les Clash, mais on se force souvent un peu.

Ce que je préfère, en tout cas, ce sont les choses extatiques, très tristes ou très dansantes, ou parfois même les deux en même temps (le mieux), et peu importe que ce soit du rock *strico sensu*, ou de la folk, ou du rap, ou de l'électro.

Après, les groupes que j'évoque dans le roman me servent surtout à réfléchir de manière indirecte à ce que veut dire vieillir. Pour le rock, vieillir, *a priori*, c'est la mort, au sens propre et au sens figuré. Mais en fait, il y a des chanteurs qui ont réussi à vieillir, c'est-à-dire à se transformer sans pour autant mourir, et c'est comme un modèle, je trouve : ils montrent la voie d'un vieillissement qui ne soit pas une

soumission, mais une évasion. Pour reprendre l'exemple des Clash, je pense à la carrière solo qui a suivi de Joe Strummer, entre autres.

### Dans votre courte biographie fournie par Le Rouergue, il est écrit que pour vous la vraie vie va de 0 à 30 ans. Pouvez-vous expliquer ce point de vue ?

C'est la période rock par excellence, celle de la « vie intense » dont parle Tristan Garcia dans un essai récent. Or, la vie intense, c'est plus ridicule à vivre passé la trentaine. Brûler sa vie à 29 ans,

c'est encore grandiose, sublime, romantique. à 31, ça devient légèrement pathétique ou comique. Plus sérieusement, la trentaine, pour moi, correspond à un moment où j'ai enfin vraiment su quoi faire (écrire) et où j'ai eu ma première fille. Je suis entré dans une période plus apaisée, plus familiale – et donc de moindre intensité. Mais je me vois mal faire une crise de la quarantaine, parce que j'ai déjà eu tout ça avant. Ce n'est pas qu'adolescent, j'aurais vécu à cent à l'heure, fait les quatre cent coups, ni été abandonné par mes parents, mais seulement que je me suis longtemps senti intensément démuné, en manque de cette familiarité dont le roman a su m'apporter un succédané dès l'enfance, par procuration.

### Comment caractériseriez-vous l'adolescence ?

Voir question précédente... C'est l'âge du courant alternatif : joie extrême, peine extrême, etc. Alors, bien sûr, c'est contradictoire : j'aime la fiction parce qu'elle crée de la familiarité et, pourtant, l'âge que je choisis de représenter, c'est l'âge de l'extrême défamiliarisation, dans tous les sens du terme – on s'éloigne de sa famille et de l'idée de famille en général, on déteste s'occuper des enfants, on n'est même plus familier avec soi-même. On dit bien en fac de lettres que la bonne fiction défamiliarise. Oui, elle nous fait voir le monde autrement, mais en même temps elle nous familiarise avec ce nouveau monde entrevu, avec la possibilité qu'il adienne. C'est dans cette dialectique que je me sens à l'aise : prendre les émotions fortes de l'adolescence et les relativiser, en rire, en faire les membres d'une nouvelle famille.

## Le premier roman et l'écriture

### Pourquoi avoir choisi d'écrire comme premier roman un roman orienté *Young Adults*... même si les *Old Adults* peuvent l'apprécier ?

Lycéen, étudiant, j'écrivais des choses avec des phrases compliquées, dans le genre des éditions de Minuit, mais sans grand intérêt. J'imaginai mes textes en train d'être analysés par les profs. Bien sûr, ça ne donnait rien, et j'avais un gros complexe d'infériorité.

Et puis, un supposé grand auteur contemporain a été invité à la fac dans le cadre d'un cours. J'ai lu un ou deux livres de lui pour préparer la rencontre et je les ai trouvés plutôt mauvais. Ça m'a décomplexé, comme une révélation en négatif. Je voulais faire tout le contraire, quelque chose qui soit presque impossible à étudier en cours, qui soit en marge de la hiérarchie canonique, mais en phase avec les mauvais genres que je lisais le soir dans mon lit (aventures, policier, science-fiction, fantasy, thriller, etc.), tous liés à la littérature jeunesse. Au moins, je ne me mettrais plus à truffer de belles phrases pour être admiré, mais j'essayerais juste de lier amitié en racontant sincèrement des histoires. À partir de ce moment, j'ai lu tout ce que je trouvais comme manuels d'écriture anglo-saxons, qui font peu de cas du style, mais beaucoup de l'intrigue. J'ai décidé d'assumer la part de techniques narratives, de gammes à pratiquer, quitte ensuite à passer outre.

### Donc *Même pas en rêve* n'est pas votre premier essai dans l'écriture de fiction ?

Auparavant, c'était à peine de la fiction, plutôt de la prose poétique, des choses à la Claude Simon, que je trouve maintenant un peu trop cérébral et avare en émotions. Et puis, en même temps que je me suis décidé pour l'histoire contre le style, j'ai eu cette idée de faire un roman

autour d'un Mister Hyde somnambule, de neurones fantômes et de quelques autres inventions loufoques. C'est devenu un manuscrit de 400 pages indigestes. J'avais essayé de tout mettre dedans et il y avait trop de pistes, et aucune d'aboutie. Ça avait un côté gamin, rocambolesque,

**« C'était cet âge qui me convenait le mieux, à cheval entre l'enfance trop imaginative et l'âge adulte trop réaliste. »**

peu réaliste. Il ne suffisait pas d'avoir eu une révélation, il fallait se mettre au travail, je n'étais pas au bout de mes peines. Même ma compagne n'arrivait pas du tout à lire le manuscrit en entier, ni à me faire croire que c'était super... Du coup, j'ai fait éclater cette grosse piñata monstrueuse en morceaux et chaque morceau m'a donné une idée pour un roman plus abouti. En même temps, mes héros sont

progressivement passés du collège au lycée. C'était cet âge qui me convenait le mieux, à cheval entre l'enfance trop imaginative et l'âge adulte trop réaliste.

### Comment s'est passée la rencontre avec le Rouergue ?

Ça a été providentiel. Il y a six ou sept ans, j'avais déjà envoyé la piñata à des maisons d'édition, avant de me rendre compte, notamment grâce aux lettres types de refus, que ce n'était pas encore ça...

Deux ou trois ans plus tard, après avoir fracassé la piñata, j'ai fait une deuxième tentative avec un roman un peu plus proche de ce que serait *Même pas en rêve*. J'y croyais davantage, mais ça ne l'a pas fait non plus. Les refus m'ont forcément un peu déprimé, mais avec le recul, je me suis rendu compte que cette fois, il y en avait des personnalisés ! J'étais passé du seul mépris à la mise en pièces – c'était très bon signe ! Il y a une éditrice que j'ai chaleureusement remerciée pour sa critique au vitriol. Elle m'a rappelé : « Je suis gênée : je vous ai incendié et vous me remerciez. » En tout cas, elle m'a prié de lui envoyer mon prochain manuscrit.

Ce que j'ai fait lors de ma troisième tentative, mais j'ai appris qu'elle avait arrêté de travailler, entre temps... J'étais un peu à bout à ce moment-là. Je me disais : « Autant les fois d'avant, je voyais comment améliorer mon texte, autant là, s'il ne plaît à personne, je ne sais pas comment je vais tenir le coup. Au mieux, j'en ai pour trois ans de dépression et une rupture fatale avec ma compagne, ou l'inverse. »

Et puis, là, Olivier Pillé des éditions du Rouergue m'a contacté et, après une révision générale du texte, j'ai eu le droit à une acceptation personnalisée.

J'étais évidemment ravi, surtout que je ne pouvais pas imaginer mieux comme éditeur jeunesse, même pas en rêve...

Et bien sûr, le texte a beaucoup changé entre l'envoi du manuscrit et ce qu'il est aujourd'hui. Ça a commencé à ne plus devenir seulement mon texte, mais aussi celui d'Olivier, dont tous les commentaires et suggestions m'ont permis d'avancer beaucoup, non seulement

dans *Même pas en rêve*, mais aussi dans mon travail d'écriture en général. C'est extrêmement stimulant de collaborer ainsi, avec quelqu'un qui est à la fois comme un second auteur et un premier lecteur. J'ai eu la chance d'avoir une compagne et des amis qui ont aussi joué ce rôle en amont, mais ce n'est pas exactement la même chose : leur regard ne peut pas être aussi objectif – même si la plupart ne sont pas du genre à prendre des pincettes avec moi.

**« Tous les commentaires et suggestions m'ont permis d'avancer beaucoup, non seulement dans *Même pas en rêve*, mais aussi dans mon travail d'écriture en général. »**

## Comment conciliez-vous votre profession, vos écrits universitaires et l'écriture de fiction ?

Au niveau pratique, je ne concilie rien du tout. J'aimerais qu'il y ait trente heures dans la journée – tous ces livres à lire et à écrire ! J'admire un peu trop Stephen King qui dit travailler tous les jours. J'en deviens pénible. Je ne veux jamais partir en vacances, ni faire des choses au dehors, ni voir des gens, etc. Mais je me force. Sinon, bientôt, je n'aurai plus rien d'autre à raconter que « Il s'assit à son bureau et se mit à écrire », en boucle.

Sinon, pour le fond, mes recherches trouvent de plus en plus d'échos avec l'écriture : elles concernent la façon dont on pourrait faire de la littérature autrement, au lycée ou à l'université, en refusant de sacraliser la figure de l'auteur et en favorisant la pratique des ateliers d'écriture. Je réfléchis beaucoup aussi, avec d'autres, à l'idée d'une critique négative : on conditionne les élèves et étudiants à n'analyser que positivement des textes déjà consacrés. Mais pourquoi ne pas analyser aussi des textes plus faibles ? Que vaut le compliment de quelqu'un qui ne sait pas critiquer ?

## Vous semblez intéressé par la bande dessinée. Écrire un scénario est-il dans vos projets ?

J'y ai pensé avant que mon manuscrit ne soit accepté : le transformer en scénario de bande dessinée. J'ai aussi un ami réalisateur et ça m'intéresserait beaucoup, bien sûr, d'adapter le texte en film. Mais j'ai un rapport plus intime avec la fiction qu'avec tous les autres arts : un roman, c'est quelque chose qu'on écrit seul pour quelqu'un d'autre qui est seul aussi (du moins au moment où il lit). Il nous apprend « à être seuls » comme dit Jonathan Franzen, c'est-à-dire à nous en sortir quand on est seuls et aussi à aimer être seuls, à savoir être seuls. Dans tous les autres arts narratifs, il y a une idée de mise en commun : on écrit très souvent un scénario à plusieurs (avec le dessinateur en BD, avec le réalisateur au cinéma, avec d'autres scénaristes dans la série). C'est très bien, ça apporte beaucoup, mais ça implique aussi un rapport différent aux autres : ça nous apprend à nous comporter en groupes, pas à être seuls. Je serais donc très heureux de tenter l'aventure du scénario, mais il est clair que c'est le roman qui a ma préférence.

## La suite

### Avez-vous d'autres œuvres de fiction en préparation ?

Oui, de manière très obsessionnelle, ce sont des suites des aventures de Tim et Louis... Je me vois assez mal pour le moment parler d'autre chose. J'ai besoin d'épuiser cette histoire et j'ai encore beaucoup à lui faire dire, plein de pus à lui faire rendre – avec un peu de sang neuf à la fin, j'espère. C'est peut-être un peu pathologique, mais je me verrais assez bien finir ma vie avec Tim, le suivre d'année en année jusqu'à mon âge, par exemple, ou disons 30 ans...

### Écrire pour les adultes est-il dans vos projets ?

Oui : quand Tim aura 18 ans, ça deviendra pour les adultes... (Même si j'espère que ça peut déjà l'être avec *Même pas en rêve*).